

jamais ; puis, lorsqu'elle la vit s'endormir avec un sourire laissé à ses lèvres par les derniers murmures de "l'Ave Maria," elle songea à sa toilette : nouveau piège à descriptions, auquel je n'échapperai qu'après vous avoir dit qu'elle mit dans ses cheveux blonds une guirlande de fleurs de bruyère, et que sa robe de mousseline blanche, chef-d'oeuvre de Victorine, pouvait, grâce aux combinaisons d'une coupe savante, contenter tout le monde sans effaroucher personne, et défier le célèbre hémistiche de Lamartine : "ni si haut ni si bas !" Jamais Bénédicte n'avait été plus belle : l'idéal, ce dieu inconnu, cher aux imaginations rêveuses, semblait planer sur son front et lui faire une poétique auréole. La sérénité de son coeur, la joie anticipée de ses succès, un peu de coquetterie peut-être, tout concourait à l'animer et à la rendre irrésistible. Vous le savez, et probablement vous le prouvez, ma chère lectrice, quand une femme belle consent à être jolie, elle est complète.

La marquise entra vers neuf heures, dans le salon du Cercle ; il y avait déjà beaucoup de monde ; tous les conspirateurs étaient à leur poste. Elle s'assit, et comme si le bal n'avait attendu qu'elle pour commencer, l'orchestre préluda. Aussitôt chacun courut à droite et à gauche ; les invitations, les danseurs prévoyants empressés de se pourvoir d'avance, les recommandations des mamans, tout cela amena un mouvement général, et fit que personne ne s'aperçut qu'on ne s'approchait pas de la chaise de Bénédicte. La première partie du complot fut donc à peu près manquée ; mais lorsque les préliminaires furent terminés, et que chaque groupe se dessina, la situation devint fort claire, au moins pour elle. Elle vit ses quinze ou vingt partners habituels disséminés dans le salon, et

font affairés auprès d'autres femmes, probablement enchantées de les retenir. En même temps, quelques regards dirigés vers elle, quelques sourires plus ou moins machiavéliques lui apprirent que le texte et les commentaires s'apprétaient à marcher ensemble. La marquise était femme du monde au plus haut degré : elle devina le péril, et comprit qu'il y avait là pour elle une de ces minutes pendant lesquelles les femmes à la mode gagnent ou perdent leur bataille de Marengo. Elle demeura paisible, pas un pli ne rida son front. Cependant elle voyait le chef d'orchestre balancer déjà son archet pour donner le signal décisif ; déjà les danseurs cherchaient leur place, les quadrilles s'organisaient, les vis-à-vis s'appelaient dans la foule. Encore une seconde, et la bataille était perdue.

En ce moment, un jeune homme que l'on n'avait pas remarqué, et qui s'était tenu dans l'embrasure d'une fenêtre, attachant sur Bénédicte un regard triste et passionné, s'avança vers elle, non point de ce pas précipité qui veut dire : "Vous allez rester sur votre chaise ; je suis là, et je me dévoue," mais avec cet empressement de bon ton, d'autant plus flatteur qu'il est moins excessif. Il paraissait avoir vingt et un ou vingt-deux ans ; sa figure était noble, belle, un peu pâle ; sa tournure avait de la distinction et sa mise de l'élégance ; arrivé devant elle, il s'inclina, murmura les paroles d'usage, et la conduisit à un quadrille qui n'avait pas encore achevé de se former ; il n'était pas trop tard, mais il était temps !

La contredanse se passa sans encombre ; tous les yeux étaient dirigés vers eux. Ceux qui avaient pris au complot la part la plus active, Raoul de Domazan à leur tête, lançaient de côté des regards furtifs.